

LA SOCIÉTÉ DES APACHES
& TANGENTE DISTRIBUTION
PRÉSENTENT

LA SOCIÉTÉ DES
APACHES
XXXXXXXXXX •  • XXXXXXXXXXXX

TANGENTE
distribution

ET

PRESENTENT

AFTER WORK

un film de Julia Pinget

Documentaire/ France/ 60 minutes/ 2020

DOSSIER DE PRESSE

AFTER WORK

UN FILM DE JULIA PINGET

CONTACT

Tangente Distribution

07.80.96.93.82

tangente.distribution@gmail.com

LA SOCIÉTÉ DES
APACHES

tënk



La Région
Auvergne-rhône-Alpes

RÉGION
BOURGOGNE
FRANCHE
COMTE

PROCRÉP
ANGOA

Cfdt:
UNION DÉMOCRATIQUE
FRANÇAISE

FONDATION
SYNDEX



Dans une banlieue industrielle, deux usines se font face.

Une ancienne papeterie, fermée depuis peu, fait l'objet d'un projet de réhabilitation : graphistes, designers et illustrateurs s'installent dans l'ancienne usine et assurent le passage de l'industrie du papier à l'ère numérique.

De l'autre côté de la rue, une forge d'aluminium menace de fermer ses portes, incarnation chancelante d'un vieux monde industriel à l'agonie. Dans un dernier sursaut, les salariés réussissent à sauver leur entreprise par une reprise en coopérative.

Dans ce territoire incertain, quel avenir se dessine ? A travers ces deux mondes aux lumières, aux bruits et aux métiers si différents, After Work fait le portrait d'une ville ouvrière en pleine mutation.

ENTRETIEN AVEC JULIA PINGET

Comment est né le projet du film ?

Il y a sept ans, en 2013, je commence un projet de création sur l'histoire d'une ancienne papeterie en Haute-Savoie. L'usine était fermée depuis six ans et laissée à l'abandon. Le projet avait pour objectif de concevoir un objet éditorial pour raconter l'histoire de cette usine, valoriser ce patrimoine local, à travers les archives de l'usine et la collecte de témoignages auprès d'anciens salariés (journal [Les Papeteries de Cran](#)).

Au cours de ce travail, j'ai pu observer de près ce que l'on pourrait nommer la « fabrique du patrimoine », c'est à dire la manière dont le politique, ici l'équipe municipale d'une ville moyenne, fait appel à la création et à la médiation artistique pour valoriser d'anciennes usines sur des territoires en mutation. J'en étais moi-même une actrice ! Cette commune avait d'ailleurs déjà mené des projets patrimoniaux et était à la fois aguerrie et convaincue par l'exercice : utiliser le patrimoine industriel comme un vecteur de continuité entre l'ancien et le nouveau.

Cette friche industrielle était d'autant plus intéressante qu'elle venait d'être choisie pour être réhabilitée et accueillir un projet d'envergure visant à un renouveau économique. Ces anciennes papeteries allaient devenir le pôle de l'image en mouvement et des industries créatives, Les Papeteries – Image Factory. Leurs promoteurs louaient l'incontournable « *passage de l'industrie du papier à l'ère du numérique* ». Comme si les usines, et avec elles, les ouvriers, devaient appartenir définitivement au passé.



Pourtant, juste en face des Papeteries, une usine était encore en activité : l'usine des Forges, la dernière de la ville. À l'hiver 2014, nous sommes en plein collectage de notre projet patrimonial et le chantier de réhabilitation des papeteries bat son plein. C'est alors que surgit une nouvelle d'envergure : les Forges sont en redressement judiciaire.

La disparition industrielle, jusqu'alors énoncée et racontée par les acteurs du projet de réhabilitation, prend soudain une autre consistance. De part et d'autre de la même rue, et non sans ironie, l'histoire d'une usine semble vouée à n'être que le prolongement de l'autre. Sauf que contre toute attente, les salariés parviennent à reprendre leur usine en SCOP !

Cet événement a déclenché en moi le désir d'un film, qui serait quelque part entre ces deux usines et raconterait tout cela à la fois : un programme de rénovation urbaine et économique qui bouleverse le territoire ; une équipe municipale complètement investie dans la fabrication de sa ville nouvelle et qui, assistée de ses communicants, s'adonne toute entière à sa fiction politique ; l'arrivée de nouveaux métiers et de nouvelles qualifications, qui change en profondeur la vocation professionnelle et économique de la ville ; des ouvriers, invisibilisés par les politiques en cours et qui impulsent un renouveau à leur activité.

On sent la dimension historique de ces deux usines, toutes deux vieilles de plusieurs siècles. Elles semblent sorties d'un scénario de fiction tant elles ont des résonances historiques, géographiques et temporelles. Comment votre film prend-il en charge cet héritage industriel, social et économique ?

Cet enjeu de la prise en charge de l'histoire des lieux et de l'« Histoire » ouvrière et industrielle a été un questionnement très présent tout au long de la fabrication du film.

Jusqu'où devons-nous être fidèles à cette histoire ?

Bien sûr, le long processus historique incarné par ces deux usines devait être présent : la ville qui se construit autour de ses usines, la vie ouvrière, les combats pour l'améliorer, la force du collectif, l'usine qui profite des Trente Glorieuses pour se moderniser, s'agrandir. Et puis il y a la crise, les premiers licenciements, l'arrivée du management, l'atomisation progressive du corps ouvrier, la dégradation progressive des conditions de travail. Plus nous avons été familiarisés avec l'histoire des lieux plus nous avons été frappés en quelque sorte par la banalité de cette histoire, sa ritournelle, que l'on retrouve partout en France avec des variantes locales. Pour autant, je ne voulais pas que cette histoire soit le cœur du film. Dis autrement, je ne souhaitais pas faire un film historique.



Le film que je rêvais était ailleurs, quelque part entre les deux lieux afin de pouvoir parler du présent et de ce qui se construisait là, sous nos yeux. Je me suis laissée guidée par le réel et ce qui se présentait à nous sur le terrain : alors que la réhabilitation des Papeteries engendrait la construction d'un récit qui inscrivait l'histoire ouvrière et industrielle dans une temporalité définitivement révolue, les salariés des Forges se démenaient pour maintenir rendement et productivité, et ainsi continuer de conjuguer au présent cette réalité industrielle dans la ville. Cette profonde contradiction est devenue en quelque sorte le fil rouge du récit. À travers elle, il était alors possible d'interroger les traces de l'histoire encore bien présentes en ces lieux et les deux visions d'avenir antagonistes qui se faisaient face, tel l'ancien et le nouveau monde.

Vous mettez effectivement en scène ces deux réalités qui s'affrontent, l'ancien et le nouveau monde comme vous dites. On pourrait également dire l'ancienne et la nouvelle économie. Qu'est-ce que cela raconte du monde du travail ?

Le travail est effectivement au cœur du film, en tant que ferment de notre vie économique et sociale.

Ce qui m'a profondément interpellée lors du travail mené sur le projet patrimonial et les repérages du film, c'est le fait que les élus et leurs chargés de projet façonnent dans leurs discours, leurs paroles et leurs images une histoire qui, pour construire l'avenir, doit cantonner la réalité industrielle de la ville dans le passé. L'ouvrier demeure en noir et blanc, la façade de l'usine devient un logotype. À travers l'usine réhabilitée, l'usine « nouvelle », les porteurs du projet de réhabilitation, les acteurs politiques et les habitants décrivent leur territoire comme à l'aune d'un renouveau, libéré de son passé industriel, de ses racines ouvrières.

L'implantation de ce pôle spécialisé dans l'image, cette « greffe » stratégique, permettrait d'impulser un renouveau économique, une transition et une requalification du tissu professionnel de la ville, et par là même, de son tissu social et économique.

Mais de quel tissu professionnel, social et économique parlons-nous ?

Pour pouvoir ressentir cette contradiction entre cet « ancien » et ce « nouveau » monde du travail, quel que soit le moteur du récit, il fallait qu'une bataille symbolique se livre dans le film entre la nouvelle économie et la vieille industrie. Entre le travail virtuel et le travail matériel. Soit le frottement entre deux figures du travailleur : un travailleur émancipé, stimulé, créatif, valorisé (ou du moins, présenté comme tel). Face à un travailleur contraint, découragé, déprécié et qui doute de l'avenir.

Et ce qui m'importait, c'est qu'à un moment dans le film, on doute du rapport de force, de l'évidence. Que le schéma se renverse. La création de la SCOP me permettait de créer cet espace, cette possibilité. Que l'ouvrier se réapproprie son travail, réinvente son rôle au sein de l'usine, sa relation à l'outil, à l'objet qu'il fabrique et remette en cause la posture qu'on lui assigne dans la société et dans l'histoire aussi.

Il s'agissait donc de casser l'évidence et de le faire en miroir, pour questionner dans chacun des lieux les deux postures professionnelles. Quelles différences entre une personne freelance et un salarié scopiste ? Où est la liberté de choix du travailleur ? Quelle est la place du collectif et de l'individu ? Quel est le sens du travail ? Le film ne prétend pas y répondre, mais observe ces deux mondes afin d'ouvrir un espace critique et de réflexion face aux dynamiques de notre monde économique et politique.



Pour que ces deux lieux s'incarnent différemment dans le film, ils ont chacun leur grammaire cinématographique, mais aussi (pour ne pas dire surtout) un traitement sonore particulier. Comment avez-vous travaillé ?

Dans mon précédent film, j'avais travaillé sur un lieu en particulier où il m'avait été possible de fabriquer un récit en huit clos. Ici, effectivement, il fallait trouver une manière propre d'incarner ces deux espaces dont les sons, les lumières et la réalité allaient être si dissonants.

D'un côté, nous suivions des personnes qui sont des politiques, des communicants. Ils ont un rapport à la parole très particulier.

Les corps et les mots sont des outils et ils les manient avec aisance. Face à cette posture, j'ai adopté assez naturellement une approche strictement documentaire, afin de ne pas rajouter de mise en scène à la fiction qu'ils semblaient élaborer tout seuls.

Aux Forges, au contraire, ce sont plutôt les actes qui priment, et la parole est tantôt maladroite en comparaison, ou alors totalement absente ! Avec les ouvriers, j'ai donc choisi de remettre en scène cette parole et ces gestes. Je leur ai proposé de les suivre individuellement dans leur travail et de faire des entretiens en tête-à-tête en essayant le mieux possible de créer un espace d'écoute.

J'étais donc sur la chaîne de production auprès d'eux et nous avons trouvé un espace juste entre nous. Ils étaient à l'aise avec la caméra, soulagés de ce jeu sans parole. Pour les entretiens, on m'a mis à disposition l'ancienne infirmerie pour que nous soyons tranquilles. Une dizaine d'entre eux ont bien voulu se prêter à l'exercice. L'espace privilégié des entretiens leur permettait de parler différemment de leur travail et de leur expérience, avec du recul.

Il faut également évoquer le travail avec Jocelyn Robert, qui est intervenu pour la création sonore. D'un côté, nous filmions dans des salles de conférence, ou lors de visites commentées, d'happenings, d'afterworks. Sons et lumières, micros, tours de paroles timés... Les situations étaient mises en scène et orchestrées d'elles-mêmes. Le travail sonore s'est donc là aussi orienté sur un traitement très sobre et réaliste. Ce n'était pas la même dans l'usine des Forges, où le vacarme des machines ne permettait quasiment jamais de capter le son d'une voix, ou de distinguer les cliquetis particuliers des machines.

À un moment donné, je voulais qu'on puisse être là, dans l'atelier de laquage ou de laminage, pour expérimenter le circuit de la matière aluminium, afin d'incarner ces espaces de travail physique : bruits, vibrations, accélérations.

Nous avons donc travaillé dans le sens d'une orchestration.
Nous l'appelions la « symphonie industrielle ».



En plusieurs endroits, vous opérez des grincements dans lesquels s'exprime une vision désabusée du monde du travail. Quelle idée de la société votre film cherche-t-il à capter ?

En 2005, six mois avant la fermeture des Papeteries, les salariés avaient porté un projet de SCOP qui n'avait pas été soutenu par les représentants politiques locaux de l'époque. Quand le projet de SCOP a émergé pour l'usine des Forges, c'était inespéré, et ce sentiment a gagné en puissance alors que progressivement les soutiens politiques affluaient. C'était une sorte de pied de nez à l'histoire. Le destin ne se répétait pas, c'était formidable !

Mais à la fin, malgré tout ça, ce sont les ouvriers qui perdent.

Au moment de la mise en redressement judiciaire de l'usine des Forges, nous avons écrit dans le scénario du film « *la prophétie communicante devient réalité : l'agonie du monde industriel se réalise* ».

Au fur et à mesure du tournage, cette bataille symbolique conçue pour la narration du film s'est incarnée dans la réalité. Le réel a dépassé la fiction, une fois de plus dans cette histoire !

Dans l'intervalle, quelque chose s'est passée. Une expérience : celle d'inverser les rapports de force dans le monde du travail, d'essayer de réinventer et de changer les choses. Et un questionnement : quel monde du travail est-on en train de construire dans ce monde que l'on dit post-industriel ?

Je voudrais que le film soit la trace de ces personnes qui ont essayé de construire quelque chose de différent et qui ressortent forts de cette expérience.







JULIA PINGET

Julia Pinget a étudié l'Histoire, le Cinéma puis le Cinéma Documentaire à Marseille, au sein du Master « Métiers du film documentaire ».

Tout d'abord investie en 2007 à Doc Net (Lussas) pour la promotion du documentaire de création, elle travaille jusqu'en 2012 pour la programmation du festival À nous de voir – Cinéma et Science, devenu en 2016 le festival Interférences à Lyon.

Elle développe depuis ses projets documentaires. Dans son travail, elle s'intéresse à l'histoire des lieux et à l'habiter en tant qu'expérience sensible. Elle questionne les différentes strates du paysage en tant que révélateur d'histoires visibles ou enfouies.

En parallèle, elle participe à la programmation du festival Les Inattendus, à Lyon. Elle anime avec eux des ateliers vidéo amateurs en collaboration avec la réalisatrice Anna Roussillon et participe en 2013 à une résidence de création cinématographique en collaboration avec la réalisatrice Barbara Vey.

En 2015, avec l'association *Service Compris*, elle conduit un projet éditorial de valorisation patrimoniale : *Histoire d'un lieu, mémoire des hommes*, sur l'histoire industrielle et humaine d'une ancienne papeterie.

Elle mène également un travail de création sonore, sous la forme radiophonique, en réalisant de courts documentaires pour Radio Campus Besançon.

Installée depuis 2016 en Bourgogne-Franche-Comté, elle rejoint l'association Ciné Pause, qui œuvre à la diffusion du cinéma en milieu rural. Elle s'investit également au sein de l'APARR, l'association interprofessionnel audiovisuel de Bourgogne-Franche-Comté, afin d'œuvrer pour la défense, le développement et la diffusion du documentaire de création.

En 2018, *Une place au soleil*, son premier long métrage, raconte la vie d'un lieu : une plage en Camargue où des familles issues des milieux populaires pratiquent le camping sauvage et réinventent chaque été un monde à eux, une sorte de microsociété qui n'existe nulle part ailleurs. Le film est diffusé en Grèce, à Paris, dans l'Ain, en Saône et Loire et à Lyon.

Depuis 2019, elle participe à une résidence d'intervention artistique en Avant-Pays Savoyard, dans le cadre du projet ATLAS porté par l'association Les Inattendus, et pour lequel elle réalise des créations sonores avec les habitants.

After Work est son second long métrage documentaire.

FICHE TECHNIQUE

Image : Julia Pinget

son : Pierre-Alexandre Cavé

Montage : Aurélie Jourdan

Musique originale : Jocelyn Robert

Montage son : Jocelyn Robert

Mixage : Jocelyn Robert

Etalonnage : Antoine Dubos

Producteur : Jean-Baptiste Fribourg & Francis Forge

Un film produit par La Société des Apaches

Préachat Tënk, avec la participation de la F3C CFDT.

Avec la participation des Régions Auvergne-Rhône-Alpes et Bourgogne-Franche Comté, du CNC (Cosip) et de la Procirep/Angoa.

Avec le soutien de la Fondation d'entreprise Syndex.

FESTIVALS

- Les États Généraux du Film Documentaire de Lussas, 2020

Bande annonce : <https://vimeo.com/412623972>

Page du film : <https://lasocietedesapaches.com/afterwork>

Photogrammes à télécharger : https://drive.google.com/After_Work_visuels

En 2015, avec l'association *Service Compris*, Julia Pinget a conduit un projet éditorial de valorisation patrimoniale : *Histoire d'un lieu, mémoire des hommes*, sur l'histoire industrielle et humaine d'une ancienne papeterie. Ce travail fait autour des Papeteries de Cran a donné naissance à un site web et un journal accessible via les liens ci-dessous.

Télécharger le journal : http://lespapetiers.fr/journal_LesPapeteries

Le site web (récit interactif) : <http://lespapetiers.fr/>

